

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 79 (1991)

Heft: 8-9

Artikel: Avignon : les femmes du festival

Autor: Robert, Marianne

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-279765>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 05.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Avignon : les femmes du festival

Ambiance folle à Avignon du 10 juillet au 2 août : Marianne Robert est partie à la rencontre de celles qui font le festival.

Avignon, pendant le festival, c'est la chaleur et l'été, une ambiance particulière, une foule cosmopolite, de la musique et des comédies dans les rues, les garages et arrières salles de café transformés en théâtres, toutes les excentricités autorisées, les plus beaux textes à portée d'oreille ! Les femmes, bien sûr, sont partout : elles sont actrices, metteuses en scène, spectatrices, programmatrices. Avignon 91 c'est, pour le grand public, Maria Casares dans la Cour d'honneur (avec « Les Comédies barbares » de Ramon Maria del Valle-Inclan), Karine Saporta au Théâtre municipal (où elle dirige les acteurs et danseurs de « La Tempête » d'après Shakespeare) et Delphine Seyrig pour l'hommage qui lui est rendu !

Pour les initiés, c'est Melly Puaux ! En effet, il est impossible de parler du festival et d'Avignon sans aller la voir. Pour la rencontrer, il faut se rendre à la Maison Jean Vilar (MJV), installée dans l'Hôtel de Mons. Le théâtre, elle connaît. Jean Vilar et le festival, elle sait par cœur ! Et en plus elle est modeste ! Avec son époux Paul Puaux, elle conserve la mémoire de l'homme de théâtre. Le fonds de la MJV comprend des éléments de décor, 2000 costumes (entretenus avec la Bibliothèque nationale (B.N.)), les notes et inédits de Vilar, l'iconographie. L'Hôtel de Mons abrite aussi une vidéothèque (Melly est responsable de sa programmation) et une bibliothèque spécialisée (décentralisation de la B.N.) et de nombreuses expositions.

La première permanente du Festival

Melly est originaire du Paris, c'est une passionnée de théâtre. Au lycée elle interprète le « Malade imaginaire » et elle raconte qu'elle fut subjuguée lorsqu'elle vit, au TNP, Daniel Sorano dans le même rôle qu'elle ! C'est en 1963 qu'elle vient au festival pour la première fois. Le plateau de la CH est nu, on y donne « Thomas More ou l'Homme seul » de Robert Bolt qui se déroule à Londres, c'est le coup de foudre

Lexique de la parfaite festivalière

Le festival est le reflet du théâtre contemporain : œuvres du passé et créations. Il s'est élargi à la danse depuis 1966 et au cinéma depuis 1967 (le premier film projeté dans la cour d'honneur, fut « La Chinoise » de Godard).

- **Le «in» :** l'ensemble des spectacles officiels du festival.
- **Le «off» :** le hors-festival. La carte d'adhérent (60 FF, 15 FS) permet d'obtenir une réduction sur tous les spectacles du «off».
- **Jean Vilar :** acteur et metteur en scène né à Sète en 1912. Fondateur du Festival d'Avignon qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1971. Logeait chez l'habitant pendant le festival. Adoré des autochtones, il reste la référence avignonnaise.
- **Le TNP :** Théâtre national populaire dirigé de 1951 à 1963 par Jean Vilar.
- **La Cour d'honneur (C.H.)** du Palais des Papes : le lieu le plus prestigieux du «in».
- **La place de l'Horloge :** c'est la place principale. S'y trouvent la mairie et le théâtre. Un monde fou y déambule à minuit. Endroit où l'on va pour voir (les personnalités sont installées aux terrasses) et se faire voir. On s'y fait tracter (remettre des tracts) un maximum.
- **La parade :** moyen de promotion des troupes du «off» ; présentation de leur spectacle.
- **La rumeur :** le bouche-à-oreille compte beaucoup à Avignon.



Melly Puaux dans la salle d'exposition de la Maison Jean Vilar. (Photos Marianne Robert)

complet. «J'ai vu, dans ma tête, la Cathédrale Saint-Paul, la Tamise, à cause de la magie de cette mise en scène, grâce aussi aux comédiens et à l'œuvre» dit-elle. En 1966 elle est acceptée par l'organisation du festival pour effectuer un stage bénévole. La reconnaissance de son travail ? C'est lorsque Chrystèle d'Ornhjelm lui dit : «Je prends en charge votre chambre d'hôtel.» Melly ajoute : «Si vous parlez des femmes du festival, il faut la citer !» Elle assurait le soutien logistique du festival dès 1947.

L'année d'après, en 1967, Melly fut engagée comme régisseuse des costumes. 1967, c'est l'année Béjart (avec «Messe pour le Temps présent»), Lavelli (qui vient pour la première fois) et Planchon. C'est ainsi qu'elle habillera Claude Brasseur ! Quand nous vous disions qu'en matière de théâtre elle connaissait tout ? Elle sera la première secrétaire permanente du festival. Jusqu'en 1979, pas de permanents en dehors de Jean Vilar (Paul Puraux, administrateur permanent était affecté par l'éducation nationale). Son rôle ? Faire imprimer le programme et s'occuper des relations avec les troupes. De plus, elle était chargée des cahiers du festival qui explicitaient les pièces et la mise en scène (ils sont toujours une référence).

Une chance absolue

A la mort de Vilar, Melly et Paul Puaux se sont attachés à conserver le témoignage de cette aventure et l'esprit du festival. «Refuser l'élitisme, tirer les gens vers le haut, l'ensemble des gens. C'est une esthétique et une morale indissociables» (Jean Vilar). Et c'est ce qui a profondément séduit Melly. Pour aller chercher le public, il a aménagé les horaires et les tarifs. Le festival, ce doit être le plaisir du partage, «choisir les œuvres les plus fortes et les rendre claires» précise-t-elle ! Son souhait : retrouver cet esprit de générosité, désintéressé qui animait Vilar et son épouse. Son souvenir le plus émouvant ? Lorsqu'elle rencontra à Paris, quelque temps après leur passage au festival, Maurice Béjart et Alwyn Ailey, ensemble, et qu'ils crièrent, «Ah ! Avignon ! : en se serrant tous les trois dans leurs bras. «C'est une chance absolue ! J'en suis très consciente, dit-elle, et «je n'ai pas envie de m'en remettre.»

Une femme aurait pu succéder à Jean Vilar : Ariane Mnouchkine, metteuse en scène, réalisatrice des films «Le Cirque» et «Molière» et directrice du Théâtre du Soleil. Cela n'a pas été le cas. La pensée de Vilar, Melly la transmet cette année grâce à une exposition à l'occasion du 20^e anniversaire de sa mort (jumelée avec celle d'Agnès Varda. «Je me souviens de Vilar en Avignon») et par la sortie d'un ouvrage collectif «Jean Vilar par lui-même.» On peut y lire cette espérance du fondateur du festival : si «un jour le «off» est meilleur que le «in», j'aurai gagné mon pari.»

Beaucoup de femmes du «off» ont relevé le défi. L'une d'elles, Pierrette Dupoyet, est une figure du festival.

Le feu aux planches

Pierrette Dupoyet vient à Avignon depuis 9 ans. Elle est actrice, auteure et metteuse en scène. Elle joue seule parce qu'elle veut pouvoir tout revendiquer, tout expliquer. «La dépendance, je la refuse sous toutes ses formes» déclare-t-elle. Ses spectacles sont des coups de cœur ! Cette Lyonnaise a une sacrée santé ; cette année, elle présentait trois pièces : un récital Maupassant à 11 h, «Côté Rimbaud» et «Simmelweis» en alternance à 17 h. «Jouer Maupassant, c'est un régal !» «Jouer plusieurs pièces, n'est-ce pas épuisant ?» «Non, répond-elle, parce que l'une nourrit l'énergie de l'autre. On n'est pas épuisé quand on fait des choses que l'on aime !»



Maïté Sandoval (à gauche) et Pierrette Dupoyet.

Dans le «off», il faut tout faire. Pierrette fait ses affiches, sa pub. A la fin du spectacle, on l'aperçoit en train de faire sa caisse. Venir à Avignon est un gros investissement. Son budget : 40 000 francs. Elle vient pour le plaisir de jouer. Même éteinte, six jours avant d'accoucher, elle était sur la scène d'un théâtre londonien. Elle avait transformé son costume et engagé une sage-femme. Elle vient parce qu'Avignon est un lieu d'échanges et de rencontres incomparables ! On s'y fait connaître et engager.

Grâce au festival, elle joue au Théâtre de Poche à Bienne depuis plusieurs années. Elle s'est produite à Genève au Collège Sismondi avec Mme Guillotin. Elle a joué il y a quelques années à Monthey (VS) et dans le Tessin. Ses propres textes, elle les veut «universels et éternels» traitant de la justice, de la liberté et de l'intolérance. Elle refuse les messages, les étiquettes et les drapeaux. «Je me refuse à faire des spectacles pour un certain public à l'exclusion d'un autre.»

Elle a joué en prison. «J'ai senti une très grande qualité d'écoute, ce qui m'a beau-

coup émue.» Une détenue lui a dit : «ta venue est une bouffée d'air exceptionnelle». Comme au TNP, elle utilise peu de décor et d'accessoires. «Si quelque chose échappe au spectateur, la musique est très évocatrice.» Comme Vilar et Gérard Philippe, elle reprend une pièce de l'année précédente, alors que le «in» en a perdu l'habitude.

Porter des textes de qualité à la connaissance du plus grand nombre, elle le fait aussi. C'est le cas cette année avec «Simmelweis». Cette biographie scientifique d'un médecin hongrois du XIX^e siècle, persécuté et devenu fou, est la thèse du Dr Destouches plus connu sous le nom de Louis-Ferdinand Céline (publié par NRF, Gallimard). Semmelweis recherchait la cause des fièvres puerpérales pour préserver la vie des accouchées. Les taux de mortalité sont accablants ; à Vienne, où l'on compte 27 % de décès en août 1842 et 96 % (mais oui, vous avez bien lu !) en 1846 dans l'hôpital du Dr Klin. Pierrette Dupoyet est bouleversante. Elle fait passer beaucoup d'émotion et de révolte. Révolte à l'idée que si l'on avait écouté ce précurseur de l'antiseptie et appliqué ses méthodes, beaucoup de vies de femmes auraient été épargnées. On sort du spectacle la gorge nouée !

Danse sacrée

Avec «Ma Salomé», Maïté Sandoval nous offre une très belle heure de danse sur des musiques aussi diverses que Mozart et Oum Kalsoum. Il faut se laisser emporter par la danse de la séduction où l'interprète est vêtue de plumes de paon. Maïté atteint la perfection avec la danse aux crotales indiennes. Très bien documentée, l'artiste chorégraphe a choisi d'instinct les crotales. Autres temps forts : lorsque Salomé de dépouille de ses parures et vêtements, quand elle montre au public la tête (en pierre) de Jean-Baptiste, quand tout son corps tremble d'hystérie. Après le spectacle, son beau sourire éclate. Auparavant, elle dansait sur les musiques de son conjoint. «Depuis que j'ai choisi de me réaliser indépendamment de lui et de m'épanouir, il a encore plus d'amour pour moi.»

Une troupe suisse à Avignon

La compagnie suisse le Théâtre des Osses est venue pour la première fois en 1991 avec «Les Enfants de la Truie» de Gisèle Sallin et M.-H. Gagnon. Pourquoi Avignon ? «Parce que le festival s'inclut dans un travail à long terme et qu'Avignon fait partie d'un parcours», débuté en 1988 et 1989 avec Montmartre, Sarlat, puis Mantes-la-Jolie, le Festival européen de Grenoble et, en 1991, Bruxelles. Après Avignon, il y aura à nouveau Sarlat. Pour le festival, elles ont distribué 20 000 supports



Marie Robert sur la place du Palais.

publicitaires ! des affiches, sets de table, 5000 ballons et des programmes.

Pas de parade parce que leur théâtre n'est pas un théâtre de rue. Avignon leur a permis d'avoir des contacts et quelques engagements. Elles ont vu très peu de spectacles parce qu'elles ont donné 19 représentations sans relâche ! Ce qui a nécessité beaucoup de concentration et la gestion de leurs énergies. Leurs impressions ? « Il y a trop de spectacles ; le public ne s'y reconnaît pas » dit Gisèle Sallin. « C'est une sorte de course et la rumeur ne fonctionne pas juste. » Si la fréquentation fut bonne, la salle n'a pas fait le plein alors que les spectateurs étaient enchantés du spectacle !

Le public : il fut complètement mélangé, de tous âges, hommes et femmes. Avignon est une opération totalement déficitaire. Vous pourrez les applaudir prochainement dans « Le Bal des Poussettes » des mêmes actrices qui sera créé le 29 novembre à Bulle. Elles se produiront en décembre 1991, janvier et février 1992 à Bienne, Givisiez, Berne, Vevey, Genève, Estavayer-le-Lac. Le sujet de cette comédie est la création, « la joie profonde que procure l'acte de croire à un projet et de décider de le créer. Les personnages sont impliqués dans la création de fleurs (roses), d'enfants, de méthodes scientifiques pour sauver la végétation des villes ».

Une autre troupe suisse venant de Lausanne était présente à Avignon : la Compagnie d'Outre-Age avec « Si le Ka ne veut rien dire » de Jacques Roman. « Un théâtre du texte et de la métaphore » avec Philippe Jaquier en solo.

Avec 394 spectacles dans le « off », impossible de parler de toutes celles qui le méritent ! Nous signalons :

A l'espace « La Luna »

- Catherine Le Forestier en concert, dans « La Diva ». Sa voix est ensorcelante. La Diva, c'est elle et elle séduit.
- « Contes et Exercices » de Ionesco avec Katia Tchenko, Nathalie Mazeas, Sonia Petrovna, Brigitte Defrance et J. Serisier. Cinq contes dont un inédit sur la visite de Paris et une réflexion sur l'âme, un peu misogynie Ionesco !
- « Le Décaméron des Femmes » de Julia Voznesenskaya, adapté et mis en scène par Danièle Chinski. Quatre femmes soviétiques, d'horizons différents, sont en quarantaine dans une maternité et se racontent des histoires. Excellent !

Au Balcon

- « Les Lieux ou l'Histoire des Commodités » par la Compagnie Nicollet, drôle et instructif.

Au Mégafone

- La chanteuse de rock Mama Béa.

Dans la rue

- Marie Robert, danseuse, poète et alpiniste.

Dans le « in »

- Le ballet de Francfort de William Forsythe et ses formidables interprètes.

Alors, si vous êtes tentée, ne résistez pas et venez à Avignon l'an prochain.

Marianne Robert

CINÉMA □ Jusqu'où peut mener le fanatisme ?

« Je jure sur le Coran que jamais rien ne vous arrivera en Iran » promettait monsieur Mahmoudi à sa femme et sa fille afin qu'elles l'accompagnent dans son pays d'origine. Vacances qui tourneront au cauchemar quand Betty s'apercevra que ce serment n'était qu'un leurre et que ce voyage n'était qu'un retour au pays longtemps prémédité par son mari.

Aveuglée par sa confiance en lui, complètement ignorante des us et des coutumes iraniennes, Betty va se retrouver séquestrée par sa belle famille. Prise au piège d'un système où l'homme a le pouvoir de vie ou de mort sur sa femme, elle va voir peu à peu, impuissante, son mari changer, se durcir, jusqu'à la battre et la menacer de la tuer, et leur amour s'éteindre.

La force de « Jamais sans ma fille », au demeurant assez pauvre sur le plan des images, à part quelques beaux paysages, est d'avoir évité de justesse le piège de la caricature en nous montrant différents degrés de fanatisme à l'intérieur de la société iranienne et de la belle famille de Betty. Le degré maximal avec la sœur du mari, qui voue une grande vénération à l'Ayatollah, hait tout ce qui est occidental et se radoucit légèrement vis-à-vis de Betty quand cette dernière semble s'être ralliée à l'islam. Degré moindre avec la belle-sœur souriante et conciliante, mais prise dans l'engrenage. Degré zéro d'Amir, Iranien cultivé et respectueux de la femme, nostalgique d'une ancienne Perse (mot qui à l'origine voulait dire jardin) et qui organise l'évasion de Betty. Même des personnages

comme le mari restent mouvants, et sa transformation psychologique, conditionnée par son milieu, ne se fait pas sans luttes ni sans hésitations. Hésitations perceptibles derrière son attitude autoritaire et qui vont peu à peu disparaître pour faire place à l'assurance de celui qui possède la vérité absolue.

La qualité principale de ce film est de nous faire sentir par ce témoignage, bien plus qu'avec des arguments intellectuels idéologiques, religieux ou politiques, ce qu'est la condition de la femme en Iran. Par une scène poignante, où l'on voit des militaires ramasser de force des enfants jouant dans la rue et où l'on apprend que ces adolescents vont être utilisés pour déminer les champs de mines (au préalable on leur aura donné une clef en plastique, achetée à Taïwan, leur ouvrant les portes du Paradis s'ils se font tuer), on perçoit toute l'absurdité de la guerre. Drame de l'innocence bafouée aussi par l'endoctrinement dès le plus jeune âge dans les écoles et auquel l'héroïne a voulu soustraire sa fille. Cette fille au visage si expressif et d'un soutien moral si précieux pour Betty et pour laquelle elle aura le courage de braver tous les dangers d'une évasion.

A défaut d'être un grand film, cette adaptation cinématographique d'un best-seller américain, relatant une histoire vraie, est un film courageux et nécessaire pour que l'on voie et comprenne jusqu'où peut nous mener tout fanatisme !

Patricia Brentini